

rencontre Gilles. Leur rencontre introduit le deuxième volet de ce drame et se compare à un feu d'artifice éclatant dans la grisaille d'une vie. Cette pièce qui relate le quotidien dans ses faits et gestes prend des allures théâtrales lorsque les amants s'enlacent et cèdent à la tentation. Envahie par des sensations nouvelles, Suzanne doit faire un choix: partir avec son amant ou rester avec son mari.

Le combat commence; la lutte est inégale et constitue la troisième phase de ce drame. En effet, alors qu'elle désire s'évader, vivre et vibrer avec son amant, son mari, d'une part, sa mère, de l'autre, et enfin ses propres hésitations entravent cette évasion. D'abord Pierre ne lui donne aucun prétexte qui puisse justifier une rupture, elle dira de lui: "Y est comme un savon: y a pas d'prise." Puis Martine, qui incarne la sagesse et la raison, tient à son endroit des propos ternes et néanmoins efficaces: "Mais y a pas un amour qui résiste au temps; y a pas un homme

qui peut faire que ça soye le premier jour pendant toute ta vie. (...) on s'habitue à tout... Dieu merci. (...) la vie à deux, ça prend des plis, ça vieillit, ça s'installe. (...) pis moins y a d'émotions, mieux c'est, parce que moins y a d'problèmes."

Le courage non plus n'est pas perçu de la même manière par la mère et la fille; tandis que celle-ci est perplexe et se blâme de ne pas trouver la force de tout avouer à son mari puis de partir, Martine lui répliquera: "C'pas du courage, ça, c'est d'la lâcheté. C'est pas être capable d'affronter ses responsabilités." Suzanne vaincue déclare: "... asteure j'ai aussi peur qu'envie d'aimer, pis c'est jusse c'que ça prend pour être raisonnable... pour pas pouvoir aimer personne. Le désert, maman, vous m'avez amenée dans l'désert..."

L'épilogue appartiendra à l'enfant; l'enfant qui relie, tout comme un trait-d'union, tant de couples, tant d'êtres humains au reste de monde, autrement

dit n'est-il pas préférable "d'passer une nuit blanche pour un enfant que d'la passer à s'morfondre pour un rêve qui existe même pas"?

Enfin, même si l'auteure s'en défend, à travers une intrigue somme toute banale, elle nous amène à nous poser une multitude de questions sur notre condition humaine, sur la fragilité de nos sentiments et sur la précarité de l'amour. Par exemple, notre quête du bonheur n'est-elle pas vouée à l'échec? Ceux qui ont l'heur de connaître l'amour ne doivent-ils pas y renoncer par crainte de le voir mourir? L'enfant ne nous est-il pas d'autant plus cher qu'il représente une planche de salut? Ne vaut-il pas mieux vivre une aventure, même fugitive, afin de supporter le quotidien? En conclusion à cette oeuvre, notre vie réelle ne dure-t-elle que le temps d'une passion ou celui des feux de Bengale, en d'autres termes, le temps de "deux tangos"?

L'ÉTÉ AVANT LA MORT

France Daigle et Hélène Harbec. Montréal: Les éditions du remueménage, 1986.

Suzanne Côté

J'ai lu le livre en traversant l'agonie de ma relation amoureuse. C'est donc dans cet état d'esprit marécageux que j'aborde *L'été avant la mort* (sujet on ne peut plus réconfortant), que j'ai d'autant lu comme la mort d'une passion entre deux femmes.

Que ce soit par des impressions, par des images, ou nommés directement, on retrouve dans les textes des éléments de routine, des tensions, du cloisonnement des relations et des rôles sociaux (qui mènent aux remises en questions, au détachement dans le rapport amoureux), et cette pulsion, cette attirance vers la mort, coupure des sens, avec aussi tout le côté romantique et social qui y est rattaché.

D'autre part, face à l'imminence de la mort, surgissent cette peur profonde de l'inconnu, le repliement vers le passé, et

le refus de la fin, qui rendent le présent difficilement saisissable.

Donc, cette confrontation de l'été et de la mort, donne à l'un et à l'autre un aspect d'irréalité. Et de cet état intermédiaire, état d'attente, tout un jeu est créé dans le livre, entre fiction et réalité.

La conception même du livre se retrouve et se mêle dans les deux textes qu'il contient, soit la relation entre deux amantes, et le projet d'écriture sur ce thème de l'été avant la mort.

Dans le premier texte, de France Daigle, une femme écrit la mort lente de sa compagne atteinte d'un cancer. C'est un texte morcelé, avec des dates qui avancent dans l'été, écrit au "je", ce qui laisse une certaine impression de distanciation vis-à-vis de l'autre.

Dans le deuxième texte Hélène Harbec, traite le sujet principalement à la troisième personne. Elle nous met en présence d'une mère, de ses deux petites filles (à certains moments, elles ne sont que des voix qui surgissent), et de son amante Isadora.

La femme qui est mère choisit d'écrire une pièce, et met en scène cette femme

plus âgée, et leurs identités se mêlent à mesure que se dessine cette femme de la pièce.

Ce sont des écrits intéressants, bien montés. J'avouerais qu'en tant que lesbienne, certaines images m'ont fait sursauter, en particulier dans le texte d'Hélène Harbec, avec cette phrase, probablement en corrélation avec l'idée de mort par l'eau, où "elle dit à Isadora qu'elle aimerait partir à la recherche d'Antinoüs, et toucher le sol de sa soumission d'amant fidèle." Et aussi, avec ce questionnement du bien-fondé de vivre entre femmes, qui revient à quelques reprises. Mais je les ai attribués, l'un au romantisme patriarcal, que je mentionnais plus tôt, et l'autre aux pressions sociales, faisant partie de nos réalités.

Et, du fond de ma "swamp" émotive, curieusement, ces textes dont le sujet n'est pas des plus joyeux, au lieu de m'y enfoncer plus encore, ont comme renforcé mes questionnements par rapport à nos conditionnements amoureux, et à ce système qui les perpétue.

MADELEINE DE JANVIER À SEPTEMBRE

Louise Warren. Montréal: Triptyque, 1985.

LE CRASH ET LE DÉFI: SURVIVRE

Johanne de Montigny. Montréal: Les éditions du remue-ménage, 1985.

Lynne Lapostolle

madeleine de janvier à septembre: le journal intime à l'intérieur de l'écriture intime. à première vue, la différence n'est peut-être pas évidente. à la pre-

mière lecture non plus d'ailleurs, précisons tout de suite: je me suis déjà permis cinq ou six lectures de *madeleine de janvier à septembre* depuis sa sortie, à l'automne dernier, nous sommes en mai. c'est une bonne moyenne. madeleine qui se (re)lit de novembre à mai. toujours seule. au lit. sous la mousse du bain. mais surtout en dehors des heures de pointe. parce qu'ici, tout est nécessaire. il ne faut donc rien perdre. comme le lit et le bain sont les deux lieux les plus intimes de ma vie, j'y ai emmené avec moi *L'amant gris*, puis *madeleine de janvier à septembre*. de ces lectures, une constatation s'impose: l'écriture intime ne passe pas du privé au public tout simplement. tout évidemment.

cette écriture intime donc, est composée de courts textes de prose poétique. chacun se suffit à lui-même, mais le tout forme un récit. simple. j'allais écrire quotidien. mais . . .

"Pas une histoire de gens qui s'aiment.
Non malgré l'essoufflement
de mots d'amour. Ils ne sont
rien d'autre
que l'exaspération de leur
sensibilité."

d'abord une histoire de femme. une histoire de moments dans laquelle viennent se glisser deux hommes. chacun de ces moments me semble venir du plus profond de cette femme. tout ce qu'elle est s'y trouve. peut-on honnêtement demander plus d'intimité à quelqu'une?

ensuite une histoire d'intensité. un peu à la manière de Duras. rien n'est à comprendre. car il y a un temps où l'invasion émotif ne se rationalise pas. et pour moi, Louise Warren présente justement ces/ses lieux émotifs. de l'intérieur. bruts.

"Tout est tombé silencieusement
en miettes
en moi. Sans la lumière des chandelles
sur un gâteau
de fête, sans gâteau, sans fête, sans
toi et sans souffle
ce jour-là d'anniversaire. Nous nous
sommes manqués
dans la mesure répétitive des erreurs
d'aiguillage."

tous ces moments que l'auteure décrit sont aussi en quelque sorte des images qu'elle présente. pourtant, aucune ressemblance avec les personnages qu'on imagine en lisant un roman. des flashes qui s'imposent. *dessiner une émotion*.

quant au journal intime, on le retrouve à quelques reprises dans le livre, toujours au bas de la page. la différence entre les

deux formes n'est pas facilement perceptible. de même longueur, aussi poétiques, c'est peut-être dans ce qu'ils disent de la narratrice – et d'elle seulement – que ces textes sont de la nature même du journal.

"J'ai senti un homme avec mon ventre
et de lui-même, il a posé
sa tête dessus. L'hiver se passe entre
ses jambes,
à nos pieds souvent le chat."
personnellement, j'aime surtout le style de Louise Warren. elle sait traduire des images, des émotions, des moments dans une forme qui me touche beaucoup. qui me touche partout. ici comme dans son premier livre. *L'amant gris*, je trouve que c'est lorsqu'elle parle d'une femme qu'elle est le plus *entière*, le plus *présente*. la sensibilité *et* la sensualité sont plus grandes. elle a toutefois choisi, pour ces deux livres, les hommes comme point de départ. leur présence est donc essentielle. mais: est-ce vraiment elle qui écrit *mieux* lorsqu'elle parle des femmes, ou moi qui suis moins réceptive lorsqu'elle parle des hommes?

février de froid et de douleur une jeune femme toujours plus vieille, peut-être toujours plus belle, s'écrase dans l'horreur: le *crash*. quelques années plus tard, elle nous donne à lire un récit captivant: *Le crash*. – une lecture *viscérale* me dira une autre jeune femme toujours plus vieille – comment survivre à (près) une tragédie aérienne? j'ai dit captivante: peut-on dire moins lorsqu'on passe deux jours à lire un livre de 408 pages, ne s'arrêtant qu'une fois, par obligation. ces texte est né d'un besoin essentiel:

Seule l'écriture parvient à éloigner, à conjurer toutes mes douleurs. Reconstituer le drame séquence par séquence pour chasser les images qui me hantent, étouffer les sons qui me poursuivent. Réécrire le scénario pour exorciser les horribles souvenirs . . . (p.10)

c'est là le début du livre mais, plus que tout, sa raison d'être. ici aussi, un livre qui intègre le journal intime. transformé en récit. en le lisant, je n'ai pu m'empêcher de penser au livre de Monique de Gramont, *Le matin de la fête triste*, publié au printemps 1985. malgré son importance à mes yeux, ce livre-là est passé à peu près inaperçu. je ne veux pas chercher à comprendre les raisons du succès de l'un et du silence sur l'autre. *Le crash* ne constitue pas à mon

avis un geste politique important. Par contre, il contient des prises de positions, des énoncés, des questionnements qui sont politiques. personnellement, il me semble important de ne pas mêler les deux . . .

l'histoire est celle d'une femme de vingt-neuf ans, secrétaire de ministre, qui survit à une tragédie aérienne. c'est l'histoire de sa vie avant, pendant et après l'accident. des moments qui s'entremêlent, des séquences qui s'imposent.

avant, c'est un peu de son passé: son père qui quitte la maison familiale, sa difficulté par la suite à accepter les cadeaux (rappels du père du dimanche), sa facilité à tout donner. ce passé refait surface au présent puisque la thérapie l'exige. ce passé, c'est aussi pour moi, lectrice, l'opportunité de m'attacher un peu plus à cette femme qui m'offre sa souffrance, sa lutte, son désir de vie.

pendant. va-t-elle réussir à *transcrire* un tel événement? plus je lisais, plus j'étais captivée. je me suis demandé plusieurs fois comment l'auteure – ou plutôt *si* l'auteure – allait réussir à faire passer dans son texte quelque chose de l'ordre d'un écrasement d'avion. tout ce qu'elle nous a dit depuis le début du livre nous prépare sûrement à une lecture "chargée" – le passage seul n'aurait de toute évidence pas le même effet – mais le crash est là. réel dans la fiction. qui nous donne envie de rester près d'elle. alors, une seule solution: embarquer: l'après nous intéresse au plus haut point.

nous la suivons donc, cette jeune femme toujours plus vieille, toujours ébranlée, chez le médecin, les psy et tous/toutes les autres. nous la suivons même à l'université, où elle retourne lorsque sa santé le lui permet. et je peux le dire ici: elle a un sacré courage. il faut lire comment certaines des épreuves sont humiliantes:

"Où étiez-vous assise dans l'avion?"

Et ça recommence. Une fois de plus je raconte le cauchemar, je réponds aux questions, toutes plus prévisibles les unes que les

autres. Sauf celle-ci:

"Pouvez-vous faire l'amour?"

– Oui, dis-je timidement.

– Par-en avant? Par en arrière?"

La réponse me reste au fond de la gorge.

Il continue:

"Vous arrive-t-il de caresser votre "petit Jésus"?"

– Quel petit Jésus? dis-je, offensée.

– Soyons plus précis. Voyons . . . hum . . . hum . . . Vous masturbez-vous? Avez-vous un petit ami?" (p. 180)

le courage qu'elle démontre aussi, en voulant rendre justice aux autres. surtout à l'hôtesse:

À l'unité des soins intensifs, lorsque j'ai repris conscience et que je ne pouvais pas parler, on m'a donné une "tablette magi-

que". J'ai découvert ce jour-là que l'écriture pouvait être un moyen d'expression vital. Pendant les premières semaines de convalescence, j'écrivais et je réécrivais inlassablement le récit du crash sur des feuilles volantes que je jetais à mesure. Quand l'hôtesse, Danièle, a été soupçonnée de négligence contributive, cela m'a semblé si odieux, si insupportable dans

l'état de fragilité où je me trouvais que j'ai cru craquer. C'est Lyse qui m'a calmée en me suggérant, non seulement d'écrire mais de publier ma version des faits (p. 211). je trouve que le livre de Johanne de Montigny est un beau geste. et il est plus: pour nous, lectrices, il est stimulant. un geste de force comme celui-là ne doit pas passer inaperçu.

LA LETTRE INFINIE

Madeleine Gagnon. Montréal: VLB éditeur, 1984.

LA CONSTELLATION DU CYGNE

Yolande Villemaire. Montréal: Les éditions de la pleine lune, 1985.

Marie-Josée Boisvert

Où est-il donc ce chemin qui conduit de l'écriture à la parole? Quel est-il donc ce passage où secrètement le mot écrit se fait mot dit? Quelle ruse employer pour que s'effectue la transsubstantiation? Comment rendre sa vie à l'écriture? Cette recherche, cette quête déjà tant de fois entreprise par les littérateurs de ce siècle, voilà ce que Madeleine Gagnon semble tenter dans *La lettre infinie* paru chez vlb éditeur.

S'adressant à un "toi" indéterminé, ni homme ni femme, sans visage et sans âge, s'adressant au lecteur, multiple destinataire, la lettre tire son infinitude de ce qu'elle est un éternel recommencement, une tentative sans cesse réitérée de transmettre l'essentiel, de dire.

Si cette volonté de dire semble ne pouvoir atteindre son but une fois pour toutes, c'est peut-être que la pensée et les mots gambadent, échevelés, se laissent entraîner dans une chevauchée hirsute et se perdent dans le tourbillon. Peut-être cependant que cette danse désordonnée donne accès à la véritable communication, celle qui atteint l'organisme jusqu'aux tréfonds. C'est certes là la vision de l'auteure qui, d'une image à l'autre, d'une sensation à l'autre, suit le fil ténu d'associations plus ou moins obscures, tout en arrivant à nous faire vivre la tyrannie des mots. Ces mots nous oppressent, minuscules carcans hermétiquement clos d'où rien ne saurait s'échapper. Les bonds dans lesquels nous entraînent les mots, leur rythme essouffé nous laissent, animaux en cage, constater la triste réalité: nous

ne saurions faire dix pas sans nous heurter à une impasse.

Ainsi de l'écriture s'élève un appel à la réconciliation du texte écrit et de la parole. ainsi s'élève un cri, primitif qui se dresse au milieu du silence, cruel, pour qu'enfin l'acte de parole ait lieu infiniment.

La poésie de Madeleine Gagnon obsédante par certaines récurrences, déroutée aussi par la disparité de certains éléments réunis. Ainsi passe-t-on du brouillard le plus dense à une incroyable sensation de lucidité. En cela, l'auteure a fort bien réussi à recréer les troubles de l'esprit humain.

* * * * *

En ces temps où tout se précipite autour de nous, où la vie court, et plus vite que nous, peut-être est-il inévitable que le temps nous échappe, dimension confuse et impalpable de notre univers. Peut-être est-il bien légitime de s'arrêter pour saisir l'instant qui passe et tenter de le fixer. Mais c'est alors que la pensée, que le souvenir se troublent devant les métamorphoses incessantes du temps, tour à tour présent, passé, avenir, magma mouvant sans cesse. À cette heure où tout se désagrège, peut-être faut-il aussi remettre en question le monde dans lequel nous vivons, et tous les mondes que nous nous sommes jadis imaginés ou que nous nous inventons encore, désireux et même confiants d'y vivre bientôt ou dans une autre vie?

C'est un peu ce qu'on retrouve dans *La constellation du Cygne* de Yolande Villemaire. L'histoire en soi n'a rien de bien particulier. Dans la France occupée de 1940, une entraîneuse juive (Célia Rosenberg) et un officier allemand (Karl-Heinz Husen) s'aiment, d'un amour physique qui les transporte de plaisirs en plaisirs. Elle le suit dans l'Europe nazie sans reconnaître les horreurs de la guerre jusqu'à ce qu'elle soit elle-même victime de la chambre à gaz et du four crématoire.

La psychologie, quasi inexistante et tout à fait invraisemblable ne donne certes pas son sens au roman. Celui-ci s'offre plutôt comme un grand voyage de la pensée et de la conscience à travers le temps. C'est dans ce cadre unique que Celia Rosenberg peut se souvenir de ses vies antérieures, qu'elle peut voir l'avenir et tisser le fil qui mène de l'une à l'autre.

L'esprit voyageur va finalement se fixer sur Lambda de la constellation du Cygne, monde où l'on rêve de retour à une existence belle et innocente, où les esprits s'aiment (du moins ceux de Celia et de Piotr Jalski, lui aussi tué par les nazis). Et voilà le paradis retrouvé!

Ce roman d'amour, amour physique entre Celia et Karl et amour spirituel entre Celia et Piotr, est aussi un démêlé entre le bien et le mal (représenté par Hitler et une petite sorcière verte). Il ne s'agit certes pas d'une oeuvre à caractère religieux ni de propagande morale. Il s'agit plutôt d'une recherche à l'allure presque mystique, de quelque chose de plus et de mieux que la réalité terrestre. Cette recherche, c'est celle de toujours. Le talent de Yolande Villemaire a été de lui donner un visage neuf, imaginatif. Peut-être cependant aurait-elle pu parfois s'éloigner encore plus des sentiers battus pour conférer plus de force à son récit.

Livres Lreçus

Anita Caron, *La famille québécoise: une institution en mutation*. Montréal: Editions Fides, 1985.

CIRIEC, Le Centre interuniversitaire des recherches d'information et d'enseignement sur les coopératives publie une revue, *Coopératives et développement*. Un numéro spécial sur *Coopératives et femmes*, Vol. 17, no. 1 (1985-86).